

G. Khokhlov, Le voyage de trois cosaques de l'Oural au « royaume des Eaux-Blanches »

Traduction et préface de M. Niqueux, Paris, L'Inventaire, 1996, 205 pages.

Cette traduction ressuscite un texte publié et préfacé par l'écrivain Vladimir Korolenko en 1903 ; il s'agit de la relation d'un voyage entrepris en Extrême-Orient en 1898 par une délégation de trois cosaques vieux-croyants ; leur communauté de l'Oural leur avait confié la mission de vérifier s'il existait bien là-bas une église chrétienne datant d'avant le schisme du XVII^e siècle. On sait qu'alors l'Eglise russe, sous la férule du patriarche Nikon, avait voulu gommer les usages qui, au cours des siècles, avaient éloigné l'Eglise moscovite de la grecque ; ces réformes avaient été rejetées par une partie du peuple russe comme sacrilèges, ce qui aboutit au schisme de la Vieille Foi ; une partie de ces vieux-croyants, les « prêtres » (*popovtsy*) conservèrent une hiérarchie ecclésiastique mais les plus intransigeants se trouvèrent dès lors confrontés à un dilemme insoluble : où trouver des prêtres exempts de toute compromission ? car les prêtres étaient ordonnés par des évêques, eux-mêmes ordonnés par un patriarche que les vieux-croyants ne reconnaissaient plus depuis que la chaîne avait été interrompue par Nikon. On aboutit ainsi à ces « sans-prêtres » (*bezpopovtsy*) qui recherchaient désespérément des ministres du culte non souillés par les réformes de Nikon et qui étaient dès lors prêts à écouter toute parole susceptible de leur donner quelque espoir. Or, il existait depuis bien longtemps une légende sur un fabuleux « royaume des

Eaux-Blanches » situé dans les îles de l'océan oriental où des chrétiens orthodoxes primitifs auraient conservé la foi dans toute sa pureté avec une hiérarchie d'évêques et d'archevêques couronnée par un patriarche. On prétendait qu'ils avaient été évangélisés jadis par l'apôtre Thomas, ou bien encore que des chrétiens syriaques auraient ici trouvé asile dans la nuit des temps. Depuis toujours des vieux-croyants tentaient donc le voyage pour disparaître la plupart du temps, victimes des difficultés dans les contrées hostiles qu'ils devaient franchir. Ils ne faisaient que poursuivre ainsi l'émigration massive des vieux-croyants qui se sont réfugiés à l'étranger pour pouvoir préserver leur foi tout au cours du XVIII^e siècle¹. A la fin des années 1890, cependant, dans les stanitsas cosaques de l'Oural, la légende fut réactivée par l'apparition d'un mystérieux « évêque Arcade », en fait un imposteur, qui se donnait pour « évêque des Eaux-Blanches », dans le royaume de « Kambaï ». C'est ainsi qu'une députation de trois cosaques fut envoyée pour vérifier ses dires, témoignage d'une mentalité étonnamment archaïque à l'époque moderne, comme le soulignait ailleurs Korolenko : « Ces deux tendances, foi sans limites dans le "rêve des Eaux-Blanches" et méfiance vis-à-vis d'Arcade, amenèrent finalement les cosaques à envoyer une nouvelle députation dans le royaume de Kambaï. Et c'est ainsi qu'au moment même où dans les centres et aux sommets de notre culture on ne parlait que de Nansen ou de la tentative audacieuse d'André pour atteindre en ballon le pôle Nord, voilà qu'on discutait dans les lointaines stanitsas de l'Oural du royaume des Eaux-Blanches et que l'on y préparait sa propre expédition scientifique religieuse. »² Mais, comme le note avec philosophie le narrateur, n'est-il pas vrai qu'« un malade croit n'importe quelle guérisseuse de campagne, pourvu qu'elle le soulage » ? (p. 154)

Après toute une odyssée (Odessa, Constantinople, Chypre, Jaffa, Jérusalem, Suez, Colombo, Saïgon, Hong-Kong, Nagasaki, Vladivostok...), les cosaques durent bien sûr rentrer bredouille. Cependant leur chef, Grigori Khokhlov, avait tenu au jour le jour un carnet scrupuleux de l'expédition, écrit dans la semi-onciale en honneur au XVI^e siècle ; c'est ce carnet que découvrit Korolenko

-
1. Voir S. Zenkovskij, *Русское старообрядчество* (Les vieux croyants russes), München, 1970, p. 7.
 2. V.G. Korolenko, *У казаков* (Chez les cosaques), in id., *Полное собрание сочинений* (Œuvres complètes), 6, Saint-Petersbourg, 1914, p. 181.

lors d'un séjour chez les cosaques de l'Oural en 1900 ; le texte le séduisit à tel point qu'il demanda à son auteur d'en faire un récit qu'il publia en 1903, pratiquement en l'état, avec une préface de son cru³.

Notre propos sera ici moins d'analyser ce témoignage sous toutes ses facettes⁴ que de l'inscrire dans la thématique interculturelle de notre revue. Plusieurs thèmes s'imposent ici : le voyage au-delà des frontières et son exploitation littéraire en Russie, la confrontation des cultures, le regard que pose le narrateur sur l'altérité à laquelle il est confronté et la valeur historique de son témoignage.

Dans la littérature russe il semble bien qu'il existe une tradition duelle de la relation de voyage, comme si tout ce qui concerne la Russie ne pouvait être que dualisme, antithèse et dichotomie : « Tout au long de l'histoire russe nous observons donc cette bipolarité, source de tension, un peu comme un champ magnétique à ses deux pôles. »⁵ Effectivement on a affaire ici à deux traditions, l'une savante, voire mondaine, et orientée vers l'Occident où elle trouve ses modèles ; l'autre, populaire et/ou religieuse, tournée vers l'Orient. La première tradition est inaugurée au XVIII^e siècle, qui trouve un modèle pour la forme (journal) dans les œuvres étrangères alors à la mode⁶ ; on connaît de Fonvizine les *Notes du premier voyage à l'étranger*⁷, constituées des lettres adressées au comte P.I. Panine dans les années 1777-1778, de Karamzine les

-
3. G.T. Hoxlov, « Путешествие уральских казаков в 'Беловодское царство' » (Le voyage des cosaques de l'Oural au royaume des Eaux-Blanches), in *Записки Императорского русского географического общества по отделению этнографии* (Annales de la Société impériale de géographie de la Russie, section d'ethnographie), t. XXVIII, fasc. 1, 1903, SPb., 112 p.
 4. Nous avons tenté de le faire dans un autre compte rendu à paraître dans un prochain numéro de la *Revue des études slaves* (publiée à Paris) et qui sera consacré aux sectes et vieux-croyants en Russie.
 5. B.A. Uspenskij, « A propos de la genèse de l'école sémiotique de Tartu et Moscou », in Iou. M. Lotman, B. A. Ouspenski, *Sémiotique de la culture russe. Etudes sur l'histoire*, traduction du russe de F. Lhoest, Lausanne, L'Age d'homme, 1990, p. 12.
 6. Voir *Le voyage sentimental* de Sterne, *Le voyage de Humphry Klinker* de Smolett, *Le voyage de Nils Klim sous terre* de Holberg....
 7. D.I. Fonvizin, *Записки первого путешествия* (Notes d'un premier voyage) ; on traduit parfois ce titre par *Lettres de France*. Cf. D. Fonvizine, *Lettres de France (1777-1778)*, préface de W. Berelowitch, traduit par H. Grosse, J. Proust et P. Zaborov, Oxford, CNRS, Editions Voltaire Foundation, 1995, 296 p.

*Lettres d'un voyageur russe*⁸ publiées d'abord en 1791-1792. C'est un peu comme si la Russie moderne avait voulu rivaliser avec ces voyageurs occidentaux qui accumulaient les narrations de voyage dans cette étrange Moscovie encore barbare que l'on n'en finissait pas de décrypter⁹, l'Occident se retrouvant ainsi un peu dans la posture de l'arroseur arrosé. L'esprit de rivalité marque effectivement, non sans humour, ces récits ; Karamzine ne va-t-il pas jusqu'à y affirmer : « En Russie on souffre moins du froid qu'en Provence. »¹⁰ (sic !) Quant à Fonvizine, il ne fait guère mystère de sa gallophobie. Le modèle de récit de voyage à l'occidentale se poursuivra au XIX^e siècle avec le célèbre *Voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou* de Radichtchev, le *Voyage à Arzeroum* de Pouchkine, *La frégate « Pallada »* de Gontcharov¹¹, *L'île de Sakhaline* de Tchékhouv...

L'autre tradition, par contre, existait déjà dans la vieille Russie ; c'était d'abord celle des récits de pèlerinage en Terre sainte, toujours édifiants, auxquels vinrent ensuite s'ajouter les témoignages des voyageurs russes en Orient et Extrême-Orient, mus par ce tropisme séculaire qui a conduit la Russie jusqu'aux rivages du Pacifique. Le grand classique du récit de pèlerinage est bien sûr la *Vie et pèlerinage de Daniil, hégoumène de la Terre russe*¹² qui relatait un pèlerinage accompli en 1106-1107 aux saints lieux de Constantinople, du Mont Athos et de Jérusalem, parcours consacré pour les orthodoxes dès la christianisation de la Russie au IX^e siècle, semble-t-il ; bien d'autres relations d'ecclésiastiques ont

-
8. N.M. Karamzin, *Письма русского путешественника* (Lettres d'un voyageur russe), in id., *Избранные сочинения* (Œuvres choisies), 1, Moscou-Léninegrad, 1964, pp. 79-601. N. Karamzine, *Voyage en France*, traduit et annoté par A. Legrelle, Paris, Hachette, 1885, 325 p. ; N. Karamzine, *Lettres d'un voyageur russe en France et en Suisse*, éd. présentée et révisée par W. Berelowitch d'après la version de V. Porochine [1886], Paris, Quai Voltaire, 1991, 235 p.
 9. Voir l'anthologie parue récemment : C. de Grève (éd.), *Le voyage en Russie. Anthologie des voyageurs français aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Robert Laffont, 1990. Mais les découvreurs étaient loin d'être tous français, certains d'entre eux devenant des classiques du genre comme les Allemands Sigmund von Herberstein au XVI^e siècle, Adam Olearius au XVII^e, l'Anglais James Fletcher au XVI^e, etc.
 10. N.M. Karamzin, *Письма русского путешественника*, op. cit., p. 467.
 11. Ouvrage récemment traduit en français : I. Gontcharov, *La frégate « Pallas »*, trad. par S. Rey-Labat, préface de J. Catteau, l'Âge d'homme, 1995, 614 p.
 12. *Житие и хождение Даниила, русский земли игумена*.

suivi¹³. Mais la pratique du pèlerinage allait aussi dans le sens de la tradition populaire russe de l'« errant » (*strannik*), de cette force qui vous poussait à cheminer sur les routes dans un complet renoncement en se confiant à la main de Dieu, suivant en cela à la lettre le précepte de l'Evangile : « Abandonne ton père et ta mère, prends ta croix et suis-moi. » Cette tradition a donné naissance d'ailleurs à la secte des « fuyards » (*begouny*) fondée à la fin du XVIII^e siècle par un certain Euthyme, soldat déserteur. C'est pourquoi abondaient également des récits de pèlerinage naïfs, empreints d'une foi profonde et sans artifice, du genre des *Récits d'un pèlerin russe* même si ceux-ci ont pour cadre, il est vrai, la Russie¹⁴. A ces récits de pèlerinage vinrent s'ajouter des relations de voyages vers l'Orient ; là encore il y a un prototype : *Le voyage au-delà des trois mers* écrit par le marchand de Tver Afanassi Nikitine dans la langue russe courante (et non en slavon savant) après son séjour aux Indes en 1466-1472¹⁵.

Il est évident que le récit de Khokhlov se rattache à la tradition russe de la relation de voyage ; on notera d'ailleurs que le début du voyage se conforme à l'itinéraire obligé du pèlerinage orthodoxe, nos pieux cosaques se faisant un devoir d'aller se recueillir sur les reliques et lieux saints à Constantinople, au Mont Athos (même si les contraintes de l'horaire les contraignent à n'y passer que quatre heures), à Salonique, en Palestine et à Jérusalem. Par ailleurs la langue qui a été parfaitement rendue par le traducteur est populaire, souvent savoureuse, riche en proverbes, locutions, en même temps que pénétrée du style des Ecritures qu'un vieux-croyant se devait de connaître parfaitement. Symptomatique aussi est le fait que ce soit vers l'Orient que se dirige la quête des cosaques, et non vers l'Occident, terre du latinisme ou du luthéranisme abhorrés par les vieux-croyants qui étaient persuadés que Nikon avait pactisé avec eux. Mais si le récit de Khokhlov se rattache bien ainsi à la tradi-

13. Voir l'archevêque de Novgorod Antoine à la fin du XII^e siècle, le moine de Novgorod Stephane en 1350, etc. On trouvera une liste de ces textes in *Полный православный богословский энциклопедический словарь* (Dictionnaire encyclopédique complet de théologie orthodoxe), 2, SPb, s. d., pp. 1751-1753.

14. *Récits d'un pèlerin russe*, traduction et présentation de Jean Laloy, Paris, Le Seuil, 1966.

15. Voir *Хождение за три моря Афанасия Никитина. 1466-1472*, Moscou, « Sovetskaja Rossija », 1980. Ce texte a été traduit en français : Athanase Nikitine, *Le voyage au-delà des trois mers*, Introduction, traduction du russe et notes de Charles Malamond, Paris, Maspero, La Découverte, 1982.

tion la plus russe qui soit du récit de voyages, il présente aussi des traits plus universels, ceux du roman d'aventures avec cet ingrédient typique qu'en est la quête ou l'enquête, âme de la narration.

La confrontation avec l'étranger ne va pas sans problèmes pour ces cosaques, ne serait-ce déjà que parce qu'ils ne parlent que le russe ; Khokhlov se plaint ainsi d'être sans cesse à la merci des interprètes : « [...] il faut payer l'interprète, et ce n'est pas donné : ils savent bien nous estamper, — à l'étranger on se fait plumer quasiment jusqu'aux os. » (p. 121) ; et quand on s'en passe, ça ne va guère mieux : « Voilà à quoi conduit l'ignorance des langues locales : à l'aller, nous avons payé un rouble cinquante, et le retour ne nous aura coûté que trente kopecks » (p. 140). Ce problème de l'intercommunication sera repris par la suite par Korolenko dans l'ultime version de son récit *Sans parole* parue en 1902 qui relate les aventures de deux paysans de Volhynie qui débarquent aux Etats-Unis en ignorant tout de l'idiome local ; il est fort probable que la lecture de Khokhlov a influencé Korolenko dans ce travail de réécriture qui a abouti à mettre l'accent sur ce problème de l'incommunicabilité. Cependant, pour revenir au récit lui-même, on peut dire que la *Terra incognita* ne commence vraiment pour nos voyageurs qu'à partir du moment où l'on quitte le monde chrétien et biblique, c'est-à-dire une fois traversée la Mer Rouge ; Khokhlov ne peut plus dès lors exorciser le monde qui l'entoure à coups de références bibliques et c'est à travers son vécu personnel qu'il devra interpréter avec un regard neuf ces contrées nouvelles ; cela nous vaut une confrontation souvent drolatique, une illustration concrète de la « singularisation » théorisée par l'école formaliste en littérature. Ainsi, à l'entrée dans l'océan Indien : « Toutefois, lorsque notre vaisseau volant entra dans le vaste océan Indien, apparurent des vagues écumeuses que nous prîmes pour des rochers ou des montagnes enneigées. » (p. 130) A Singapour, le pousse-pousse devient un « cheval à deux pattes » (p. 135). Et quand Khokhlov fait goûter une pastèque locale à ses deux compagnons, ceux-ci la trouvent exécrable et crachent trois fois comme pour conjurer à la russe les forces malignes (p. 140). Mais l'étonnement né de ces mondes qui se frottent l'un à l'autre est aussi réciproque, les cosaques se trouvent confrontés au regard d'autrui, témoin l'épisode de Saïgon : « En chemin, les indigènes nous regardaient comme des curiosités. Les enfants et les adolescents de huit à vingt ans nous suivaient en troupe. Nous remarquâmes qu'à

leurs yeux, nous semblions terrifiants, et ils nous suivaient à dessein lentement, en s'arrêtant souvent. Les plus âgés poussaient les petits vers nous, et ceux-ci s'enfuyaient à toutes jambes en pleurant. Enfin, quelques-uns s'enhardirent : quand nous nous arrê tâmes, ils s'approchèrent de nous et nous dévisagèrent. L'un d'eux, une vingtaine d'années, tâta nos barbes en essayant de voir ce qu'il y avait dessous » (p. 147). On croirait revivre les premiers contacts entre Européens et Indiens d'Amérique ! Mais là encore une interprétation *sui generis* suit, où l'on pourra retrouver les références aux contes russes : « Que cherchait cet indigène sous nos barbes ? Peut-être pensait-il que nous avions là une autre bouche en guise de gorge ? Sans doute ces gens n'avaient-ils jamais vu de Russes, c'est pourquoi ils étaient tellement étonnés » (*ibid.*). Les contacts peuvent éventuellement être plus conflictuels : « Je vais me débarrasser de toi à la mode cosaque, tu te souviendras de ce qu'il en coûte de voler un Russe ! » (p. 136).

On notera que le témoignage est d'autant plus attachant que c'est celui d'un homme simple, ingénu, proche de la nature, pétri de bon sens pratique et même temps que de mentalité primitive ; on pense ici au bon sauvage devenu un classique de la littérature, mais la perspective est ici inversée : ce n'est plus un Indien qu'on fait venir pour réévaluer notre civilisation, prétexte à dénoncer ses dysfonctionnements, c'est au contraire un homme « de deçà » qui interprète en fonction de sa propre « sauvagerie » des mondes étrangers. C'est ainsi que Khokhlov est horrifié par les nourritures « impures » des Chinois (p. 166) : on voit bien là l'obsession des vieux-croyants à ne pas confondre le « pur » et l'« impur » (généralement assimilé à ce qui était « latin », c'est-à-dire à ce qui relevait d'une religion étrangère) ; de même Khokhlov s' imagine déjà avoir trouvé les Eaux-Blanches au spectacle des flots laiteux rejetés par le Yang Tsé Kiang (p. 162) et il ne s'étend si longuement sur le conditionnement du thé en Chine que parce que c'est la boisson quotidienne des Russes et aussi parce que certains sectaires rejetaient cette « plante maudite » : « Le bruit court parmi notre peuple que les Chinois, lors de l'emballage du thé, offrent un sacrifice à leur manière et aspergent le thé de graisse de serpent, après quoi ils le mettent en boîte. Nous n'avons pu éclaircir cette question. » (p. 164) On notera de la même manière que, les églises russes n'ayant pas de crypte, les cosaques en parlent à Chypre

comme d'une « cave », et que, ignorants du mot savant « sarcophage », ils le remplacent par « cercueil de pierre » (p. 90).

Ce simple témoin qu'est le cosaque narrateur nous livre enfin son témoignage, certes modeste, mais irréfutable sur la politique de l'époque. Il y a l'évocation de l'euphorie (surtout française...) née de la toute nouvelle amitié franco-russe avec l'accueil réservé aux Russes sur le bateau français qui les mène à Colombo ; on y voit les matelots français se délecter à leur montrer une image typique de l'époque : « Elle représentait le Souverain russe et le Président français, les armées russes et françaises, avec un soldat russe et un soldat français se serrant la main. En bas, sous leurs pieds, était dessiné un serpent à trois têtes dénommées "Prusse, Italie, Autriche", qui se dressaient et regardaient avec mécontentement l'amitié de la Russie et de la France. » (p. 128) Le lecteur ne pourra qu'être frappé des marques de la présence russe à Constantinople et en Méditerranée qui nous rappellent que la Russie a toujours été attirée par les mers chaudes. Il y a tout ce réseau de refuges et d'hospices installés à Constantinople et en Palestine pour faciliter le voyage des pèlerins russes dont Anatole Leroy-Beaulieu avait parfaitement alors compris la signification : « Ces milliers de pèlerins portent avec eux en Syrie la réputation de la piété et de la puissance de la Russie. Le gouvernement impérial a bâti pour ses nationaux, aux portes de Jérusalem, un immense couvent pareil à une ville. Non contents d'avoir, avec la France du second Empire, reconstruit la coupole du Saint-Sépulcre, les Russes ont, en diverses localités de la Palestine, restauré des églises et fondé des écoles où l'on enseigne le russe et l'arabe. Sur cette terre des croisades, où les différentes confessions et les diverses nations chrétiennes sont en perpétuel conflit d'influence, la Russie, la dernière venue, a déjà su, comme patronne de l'orthodoxie, se tailler une place à part. Si jamais l'aigle moscovite vient à tremper ses ailes dans les eaux de la Méditerranée, ces pacifiques troupes de pèlerins pourraient bien frayer la voie à la conquête de nouveaux croisés. »¹⁶

Mais, pour conclure, on pourra relever que le plus paradoxal est peut-être de voir ces vieux-croyants que l'intelligentsia russe

16. A. Leroy-Beaulieu, *L'empire des tsars et les Russes. Le pays et les habitants. Les institutions. La religion*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 994.

considérerait comme la quintessence la plus authentique du peuple russe, le symbole de la russité pour ainsi dire, aller chercher ailleurs leurs racines, comme jadis les nékrassoviens installés en Turquie (cf. p. 82) afin de vivre pleinement leur foi. C'est ainsi que ce témoignage illustre une fois de plus ce besoin d'absolu qui a mené dans l'histoire tant de croyants sur les chemins de l'exil.

*Roger Comtet
Université de Toulouse-Le Mirail ,
Département de slavistique - CRIMS*